



Méditations en vert

Stephen Wright



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

28 avril 2010

La bannière sanglante

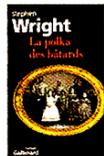
Deux conflits américains, deux sagas magistrales par un grand écrivain.

ROMANS

STEPHEN WRIGHT

MÉDITATIONS EN VERT

LA POLKA DES BÂTARDS



Deux guerres, la guerre du Vietnam et la guerre de Sécession, et deux livres, écrits à vingt ans de distance. Mais un seul écrivain : Stephen Wright, auteur discret, pourtant salué comme un des plus grands, notamment par Thomas Pynchon ou Toni Morrison. Écrit en 1983, *Méditations en vert* est probablement un des plus importants livres sur la guerre du Vietnam, à ranger aux côtés de *La 13^e Vallée*, de John M. Del Vecchio, des *Guerriers de l'enfer*, de Robert Stone, de *Dans l'armée de Pharaon*, de Tobias Wolff, et de *Putain de mort*, de Michael Herr. Stephen Wright, ancien combattant, y raconte une guerre tellement chaotique qu'elle semble sortie des nimbos d'un esprit enfumé par la marijuana.

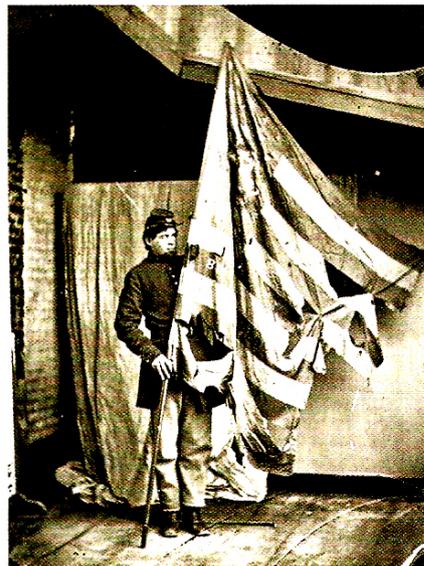
C'est d'ailleurs le cas. Le soldat Griffin est sans doute le seul, parmi ceux qui composent le 1069^e groupe de renseignement, à tenter de garder la tête sur les épaules. La menace n'est pas seulement celle que fait planer un insaisissable 5^e régiment nord-vietnamien dont tous redoutent l'attaque. C'est aussi la jungle, cette « machine verte » à l'odeur de pourriture, dont l'impénétrable fouillis botanique engloutit les hommes dans les hallucinations les plus délirantes. Certains meurent, déchiquetés dès les premiers jours ; d'autres, tel cet agent de la CIA, se fondent dans la multitude grouillante aux incroyables variétés de vert. L'horreur des missions et la vie étouffante dans les baraquements militaires scandent chaque page de ce livre magistral et contraignent chaque homme à chercher ses propres frontières mentales.

On devine chez l'auteur une volonté de comprendre l'origine de la violence, la racine du mal qui a mûri dans cette Amérique, cette nation aux « appétits incontrôlables ». Il n'est dès lors pas étonnant qu'en 2006 Stephen Wright ait écrit *La Polka des bâtards*, saga familiale sur fond de guerre de Sécession. Liberty Fish est le fils de Thatcher, un homme du Nord, libéral

et abolitionniste, et de Roxana, qui a grandi en Caroline du Sud dans une famille où l'esclave n'était pas vu comme un être humain. Le jeune homme, à l'écoute des fantômes qui ont façonné le pays, va s'engager dans l'armée yankee et connaître l'effroyable violence de la guerre civile.

C'est toute l'Amérique qui se déploie dans ces pages sublimes : l'air qui enflé sous la chaleur dans les campagnes du Sud, l'industrie du Nord urbain qui déploie ses machines, l'espoir de quelques-uns en une nation réunie, la haine que d'autres éprouvent devant une civilisation dévorante qui bouscule leurs traditions... Roman époustoufflant où l'on retrouve les forêts de Thoreau et la vie végétale de William Goyen, *La Polka des bâtards* est, autant que *Méditations en vert*, une réflexion sur l'individu plongé dans la folie du monde, face à sa conscience. Toujours chez Stephen Wright, l'Amérique mythique semble dévorée par ses ambitions et ses superstitions, et ne pouvoir échapper à ses obsessions que par la violence toujours renaissante – nation hantée par une cruauté fondatrice, annonçant d'éternels recommencements et d'insolubles contradictions. **GILLES HEURÉ**

Méditations en vert, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, éd. Gallmeister, 400 p., 24 € ; et *La Polka des bâtards*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Chauvin, éd. Gallmeister, coll. Du monde entier, 416 p., 23 €.



LA GUERRE DE SÉCESSION. STEPHEN WRIGHT DÉCRIT UNE NATION HANTÉE PAR LA VIOLENCE.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 8 janvier 2010

Stephen Wright, ou la tentation de l'accessoire

Sur les séquelles de la guerre du Vietnam et le racisme dans le Sud esclavagiste, deux récits ambitieux et brillants mais affaiblis par quelques procédés

Trois livres, semble-t-il, en trente ans : voilà un écrivain parcimonieux. Ambitieux aussi, qui cherche à troubler, à mettre le lecteur mal à l'aise en le conduisant dans des périples complexes, en lui présentant des embûches afin d'établir sur lui une sorte de maîtrise presque sectaire, supposée propice à la compréhension d'une Vérité.

Certes, les récits sur la guerre du Vietnam ne manquent pas, mais ces *Méditations* parues en 1981 ne prétendent pas narrer, il s'agit d'autre chose : de prendre le pouvoir sur le lecteur. Avec un but évident, celui de montrer l'horreur de la violence et d'étudier ses conséquences à long terme sur le cerveau humain. Wright utilise dans ce but une variété d'instruments et de procédés, dont la représentation d'images violentes est la plus évidente. Mais il ne s'agit pas tant de montrer la guerre comme l'ont fait tant d'autres avant lui, depuis Barbusse, que d'étudier la persistance de ces images dans la conscience, leurs ravages des années après la première exposition. C'est ici qu'interviennent les procédés, indispensables pour cet auteur, déroutants pour le lecteur. Mais le lecteur a-t-il encore une importance pour cet écrivain alchimiste qui a fixé ses objectifs et tient à la réussite de sa démonstration ?

Vers 1970, au Vietnam, le soldat Griffin, personnage central en poste dans une unité de recherche et d'évaluation au cœur des hostilités, est chargé d'interpréter les photos aériennes : des images. Avec ses collègues, il est exposé aux attaques ennemies comme à l'incurie de ses officiers. L'auteur le met également en scène quelques années après sa démobilisation, afin de constater son état : Griffin, incapable d'oublier, croupît à New York, sans travail, en proie aux médecins et aux assis-



Détail du mémorial aux vétérans de la guerre du Vietnam de Raleigh (Caroline du Nord). RICHARD CUMMINS/CORBIS

tantes sociales qui observent sa délinquance.

La narration alterne donc les époques pour mieux expliquer la profondeur des ravages. Elle montre le personnage sous les bombes, puis écrasé par le souvenir et fasciné par les plantes dont il encombre son domicile : ce « vert » du titre, on peut le soupçonner, est

une sorte de revanche sur le sinistre « agent orange », le défoliant méphitique sur lequel on comptait pour empoisonner les Vietnams en détruisant leurs forêts. Enfin, comme pour valider cette structure déjà complexe, de petits poèmes en prose apparaissent çà et là sous le nom de *Méditations*, sans apporter grand-chose. Il reste

un admirable talent narratif, un récit de guerre cruel et grandiose, qu'on aurait préféré plus dépouillé et moins démonstratif.

Idéaux et généalogie

Publiée vingt ans plus tard, *La Polka* a des ambitions plus évidentes puisqu'il s'agit d'y étudier le racisme. Quelques années avant la

guerre de Sécession, de bonnes âmes s'efforcent, même dans les Etats du Sud, de rapprocher les hommes indépendamment de leur couleur de peau. Le roman présente une jeune Sudiste, intelligente et sensible, qui refuse l'esclavage imposé sur la plantation par sa famille. Ecœurée par les pratiques de son entourage, elle va rejoindre

et épouser dans le Nord un militant de l'abolition, dont elle aura un fils, élevé dans les mêmes idées de fraternité raciale, et qu'elle a nommé Liberty.

Lorsque éclate la guerre, ce jeune homme combat dans les armées du Nord, pour ses idées libérales, contre son ascendance raciste. Mais, au fur et à mesure que la ligne de front se rapproche de la plantation ancestrale, qu'il n'a jamais vue, ses allégeances vacillent : il ne s'agit plus de discourir en faveur des esclaves, mais de ressentir le poids

Méditations en vert (Meditations in Green) de Stephen Wright

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, Gallmeister, 400 p., 24 €.

La Polka des bâtards (The Amalgamation Polka) de Stephen Wright

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Chauvin, Gallmeister, 414 p., 23 €.

de la généalogie. Il déserte, rejoint enfin le domaine familial et fait la connaissance de son grand-père, vieillard ignoble et dérangé, obsédé par d'épouvantables expériences sur le blanchiment des nègres, alors que les armées du Nord ravagent la Virginie.

L'histoire aurait été superbe si l'auteur avait pu maîtriser son indéniable talent. Mais il a du mal à résister aux tentations de l'accessoire : le long récit d'un voyage sur le canal de l'Erie n'apporte guère, et les derniers chapitres au cours desquels Liberty finit par rallier New York sur un corsaire anglais sont bien difficiles à justifier. Ils confirment l'impression d'un talent considérable bousculé, et peut-être gâché, par ses propres excès. ■

Jean Soublin

LE FIGARO Littéraire

14 janvier 2010

Les liens du sang

STEPHEN WRIGHT La guerre de Sécession et le Vietnam au cœur de ses deux romans.

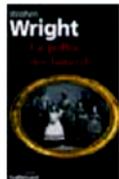
MÉDITATIONS EN VERT

De Stephen Wright, traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Happe, Gallmeister, 400 p., 24 €.



LA POLKA DES BÂTARDS

De Stephen Wright, traduit de l'anglais (États-Unis) par Serge Chauvin, Gallmeister, 414 p., 23 €.



CHRISTOPHE MERCIER

NÉ EN 1946. Appelé au Vietnam en 1969, où il est affecté à une unité de renseignements. A été professeur à Princeton. Enseigne l'écriture à New York. Voilà à peu près tout ce qu'on sait de lui : Stephen Wright est un auteur aussi mystérieux que Thomas Pynchon, ou presque. Il publie en 1983 son premier roman, *Méditations en vert*. Suivront *M 31 : A Family Romance*, *Going Native* (1994), dont la sortie fut « un échec » et, enfin, *The Amalgamation Polka* (2006).

L'œuvre est peu abondante, et n'a jamais rencontré le succès. Wright - salué par Pynchon, par DeLillo, par Toni Morrison - est pourtant, ce qui n'est pas un mince paradoxe, considéré comme l'un des romanciers majeurs de l'Amérique d'aujourd'hui.

La traduction en France, simultanément, de son premier et de son plus récent roman, est donc un événement : on découvre la moitié d'une œuvre que sa rareté rend quasiment mythique, et on en découvre les deux points extrêmes, parus à vingt-trois ans d'écart. D'emblée, on est surpris par la maturité artistique du premier roman, et par les similitudes entre les deux œuvres.

Dans l'une comme dans l'autre, Stephen Wright met en scène une guerre américaine. Dans *La Polka des bâtards*, il s'agit de la guerre de Sécession, qui, par-delà les déchirements et les souffrances, a fondé l'unité des États-Unis. Dans *Mé-*

tations en vert, de la guerre du Vietnam, qui, un siècle après, a marqué le début de l'effritement du pays, le commencement de l'« ère du soupçon ».

Dans les deux cas, le héros est un jeune homme qui découvre la folie, l'absurdité, le sang, la violence extrême, et qui parvient à survivre. Mais si Liberty - le bien nommé : il est fils d'un yankee et d'une « belle » du Sud qui, abolitionniste, a fui la plantation de ses parents - regagne le Connecticut enneigé de son enfance pour retrouver la paix et la confiance en l'avenir, James Griffin, lui - en qui l'on peut voir un alter ego de l'auteur -, découvre, au retour du Vietnam, un pays ébranlé, perturbé, et lui-même ne parvient à se « reconstruire » qu'en s'absentant dans l'étude des plantes vertes. En un siècle, l'Amérique et ses guerres ont bien changé.

La guerre, spectacle ultime

Méditations en vert - paru quatre ans après la sortie d'*Apocalypse Now* - donne à voir un Vietnam très proche de celui de Coppola : la guerre comme un grand spectacle irrationnel, conduite par des chefs lointains qui, lorsqu'ils sont en visite sur le terrain, ne voient que ce qu'on a choisi de leur montrer et n'ont aucune notion des réalités du terrain. Avant leur arrivée, on abat tous les chiens errants qui parcourent le camp, et on nettoie leurs crottes. Mais, en temps normal, le camp militaire ressemble à un « ghetto hippie » où les soldats flottent, avachis, dans une ambiance parfumée à l'herbe, au milieu de



Dans ces deux fictions, Stephen Wright, non sans humour, décrit la violence des guerres américaines avec un hyperréalisme froid. US NATIONAL ARCHIVES/ROGER VIOLLET

revues porno et des posters de pin-up nues, sans cesse filmés par l'un d'entre eux, qui a compris que cette guerre était le spectacle ultime.

Cette ambiance délétère est zébrée de moments de pure terreur, et d'ultraviolence : découverte des corps suppliciés des membres de l'équipage d'un hélicoptère parti en mission, destruction d'un village Viêt-cong, bombardement du camp, massacre des prisonniers. Wright décrit la violence comme à travers une loupe, avec un hyperréalisme froid, sans effet, glaçant.

On retrouve la même technique dans la description des boucheries de la guerre de Sécession, dont *La Polka des bâtards* offre des comptes rendus atroces et détachés, aux antipodes du lyrisme « artiste » d'*Autant en emporte le vent*.

Dans ces deux romans, le Mal absolu étant peut-être représenté par Asa, le grand-père sudiste du jeune Liberty, monomane absorbé dans ses expériences inhumaines pour « blanchir » les Noirs de son domaine.

Stephen Wright, pourtant, est souvent très drôle : au détour d'un dialogue, au coin d'une scène, on se surprend à rire. Les chefs tatillons de *Méditations en vert* n'ont rien à envier à ceux de *Catch 22*, et les silhouettes croisées dans *La Polka des bâtards* - charlatan vendeur de médicaments miracles, capitaine de bateau sur le canal Éric - évoquent Mark Twain : Wright, à sa façon, se fait l'héritier de toute une tradition. Ses fictions déjantées sont une version possible, contemporaine, du grand roman Américain. ■

LE FIGARO MAGAZINE

20 février 2010

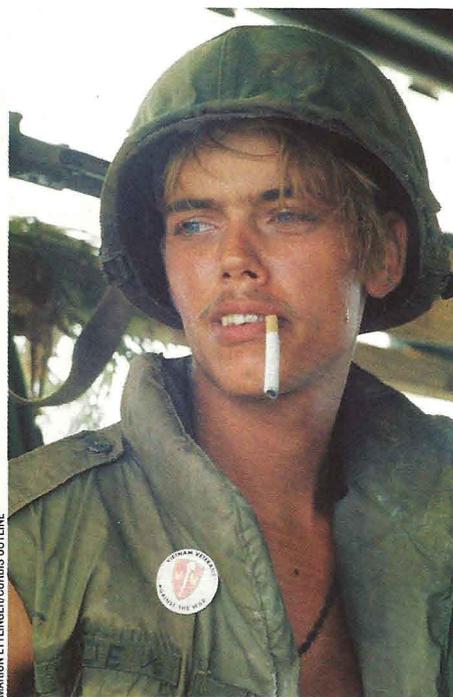
DÉCOUVERTE

STEPHEN WRIGHT

Re-Apocalypse Now !

Deux romans de **Stephen Wright** paraissent. L'un, sorti en 1983, est une féerie sanglante, un mix d'*Apocalypse Now* et du *Désert des Tartares*, qui narre la vie d'un camp d'espions américains re-tranchés dans la jungle vietnamienne. Le second raconte les tribulations d'un jeune sudiste égaré recherchant son Ithaque en descendant le Mississippi pendant la guerre de Sécession. Deux romans, deux *soul movies* : dans les guerres de Wright, les âmes aussi explosent sous les bombes. Sous leurs décombres, d'étranges visions aspirent à naître. Accouchement dans la douleur : *Méditations en vert* est une vision hallucinée de la guerre du Vietnam. Un univers déréalisé

dans lequel les hommes sont devenus les héros d'un cartoon psychotique et le monde, un terrain de jeu troué de cratères éclairé au napalm. Écrit un quart de siècle plus tard, *La Polka des bâtards* est une excursion épique et délirante dans une Amérique bouleversée. A cheval ou en bateau à aubes, le héros traverse ruines et massacres. Traumatisme des âmes, confusion des sens, destruction des règles sont à l'ordre du jour. Elles favorisent la libre expres-



MARION EITLINGER/CORBIS OUTLINE

GAMMA

sion et circulation des folies humaines qui constitueront autant d'initiations éprouvantes. Deux guerres, deux textes, deux entrées dans le monde de Stephen Wright, conteur génial chez qui fiction et réalité s'entre-dévoient, rendant improbable leur distinction. **PAULIN CÉSARI**
● *Méditations en vert*, Gallmeister, 391 p., 24 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe.
La Polka des bâtards, Gallmeister, 412 p., 23 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Chauvin.